

Retrouver la ferveur des Grecs

Actualité de la démocratie athénienne. Entretiens de Jacqueline de Romilly avec Fabrice Amedeo. Bourin Éditeur, 170 p.

Olivier Kemeid

Numéro 216, septembre–octobre 2007

La démocratie... et après?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kemeid, O. (2007). Retrouver la ferveur des Grecs / *Actualité de la démocratie athénienne*. Entretiens de Jacqueline de Romilly avec Fabrice Amedeo. Bourin Éditeur, 170 p. *Spirale*, (216), 23–24.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

comme dominé par des forces extérieures qu'il ne perçoit pas. C'est ainsi qu'une conception irrationaliste de l'homme s'est imposée.

Comment peut-on expliquer le succès de cette conception relativiste du monde? S'appuyant sur le travail du sociologue italien Vilfredo Pareto, Raymond Boudon explique que l'« on peut croire à une théorie non seulement parce qu'elle est vraie mais aussi, parce que, sans être vraie, elle est utile. Ainsi : identifier l'égalité et l'équité, c'est se donner un moyen de légitimer certaines revendications qui peut se révéler efficace, car le public est normalement plus sensible à une demande faite au nom de la valeur de l'équité qu'à une demande faite au nom de l'égalité. Déclarer toutes les cultures égales, c'est ménager la susceptibilité de ceux qui sont issus de cultures étrangères. Déclasser la catégorie de l'universel et la traiter comme une valeur qui serait particulière à l'Occident peut être perçu comme une manifestation de modestie et faciliter les relations entre Occidentaux et non-Occidentaux. Soutenir que la science est une interprétation du monde parmi d'autres, qui ne serait pas davantage valable que les représentations mythiques du monde, c'est dégrader l'image et par suite limiter le pouvoir de la science ». On trouve dans ce passage, qui me semble important, une double critique du relativisme culturel et du relativisme cognitif.

Mais il y a plus, dans la mesure où le relativisme contribue à dénaturer la démocratie. Il en découle, et ce fait est important, que la démocratie participative tend de plus en plus à se substituer à la démocratie représentative. La notion de démocratie participative est « plus incantatoire

qu'opératoire. Elle prétend identifier un saut qualitatif qui nous conduirait d'une forme dépassée de la démocratie, la démocratie représentative, à une forme moderne ou postmoderne de la démocratie, où chacun aurait le droit à la parole et aurait la capacité d'être entendu. Le tableau idyllique des relations sociales qu'elle évoque n'est évidemment qu'une fiction. En fait, la notion de démocratie participative propose d'institutionnaliser discrètement l'action des minorités actives : de donner à leur voix, à leurs vœux et à leurs attentes un caractère quasi officiel, avec la conséquence que les instances représentatives auraient l'obligation de les reconnaître. De nouveau, derrière la notion de démocratie participative se profile la vision relativiste d'une Cité composée d'une juxtaposition de communautés et de groupes d'intérêt latents ou patents, et d'une vie politique réduite à rechercher des compromis efficaces entre les exigences des minorités actives se présentant comme les porte-parole de ces communautés et de ces groupes d'intérêt ». Le propos est non seulement lucide, il est aussi d'une grande actualité. ☺

DOSSIER LA DÉMOCRATIE... ET APRÈS ?

Retrouver la ferveur des Grecs

ACTUALITÉ DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE

Entretiens de Jacqueline de Romilly avec Fabrice Amedeo

Bourin Éditeur, 170 p.

par OLIVIER KEMEID

C'est autour de la première expérience de démocratie dans le monde, celle d'Athènes au ^v^e siècle av. J.-C., que Fabrice Amedeo, jeune politologue français et journaliste au *Figaro*, propose des entretiens avec la célèbre helléniste française Jacqueline de Romilly. Convaincu qu'aux maux d'aujourd'hui il existe non pas des remèdes mais au moins des éclairages du passé, Amedeo questionne de Romilly sur l'élan athénien à la base de la démocratie afin d'en distinguer les fondements et, en l'occurrence, « le sens vivant de ses valeurs. » Dans ces entretiens que l'on pourra qualifier d'ultralégers, l'helléniste se balade à bâtons rompus sur les chemins de l'actualité indiqués par le journaliste : la perte des repères moraux, la discrimination positive, les abus de liberté, la violence dans les banlieues, la Constitution (rejetée) de l'Europe... Ceux qui désirent approfondir l'étude de l'invention de la démocratie seront vite déçus et auront avantage à se rabattre sur les ouvrages de Jacqueline de Romilly consacrés à la formation idéologique du régime démocratique athénien. Pour les autres, il ne sera pas inintéressant de survoler certaines notions politiques et leur origine, car c'est sur ce terrain que de Romilly se montre la plus féconde, et sa connaissance des textes classiques, de Thucydide à Platon, éclaire l'enquête des fondements historiques de la démocratie.

L'esprit des lois

Ce qui a distingué la démocratie athénienne des autres régimes, c'est avant tout l'idée de loi. Pour les Athéniens du ^v^e siècle, la loi est le fondement de la liberté. « Dans notre monde moderne, affirme de Romilly, je dirais que les jeunes ne comprennent plus cette idée, qu'elle les dérouté et les choque; et cela ouvre la porte à bien des difficultés [...]. Les Athéniens, eux, avaient conscience que la loi remplaçait l'arbitraire, qu'elle permettait aux pauvres et aux faibles de se défendre. » Obéir à la loi et non au souverain, tel est le *modus vivendi* de la « libre Athènes »; il s'agit avant tout d'une liberté collective, politique. Cette notion de liberté est radicalement opposée à la définition moderne du terme : aujourd'hui, c'est la loi qui garantit la liberté des individus, tandis que chez les Grecs, obéir à la loi, c'est être libre. Mais, contrairement aux Latins, les Grecs ne vont rédiger que très peu de lois, préférant se référer aux grands principes connus de tous et, détail qui n'en est pas un, partagés par tous les

citoyens. Car ces lois ne valent que parce qu'elles sont liées à des valeurs acceptées par la collectivité... Politique et morale ne sont jamais séparées chez les Grecs; aussi les débats sur les buts de la démocratie et le comment vivre abondent dans les textes de cette période.

De l'amour de la cité

Deux valeurs semblent se distinguer dans la culture grecque, au-delà même de la nature des régimes politiques : la justice et le civisme, fondements nécessaires à la vie en société, que les cités oligarchiques comme Sparte vont également défendre. De Romilly insiste sur la notion de civisme : l'amour de la cité est un élément essentiel de la démocratie. Dans les très belles pages de l'oraison funèbre prêtée à Périclès, Thucydide rappelle qu'un État sert mieux les intérêts des particuliers lorsqu'il est prospère collectivement que lorsque qu'il est riche individuellement. Périclès loue le dévouement à la chose commune, la ferveur embrase ses paroles; ce qu'il faut se remettre en mémoire, c'est cette excitation des Athéniens à participer à quelque chose de nouveau : ils avaient conscience de la révolution entamée par le régime démocratique.

L'éducation, courroie de transmission essentielle

À chaque envolée lyrique de l'helléniste sur l'idéal grec, la pureté des notions premières ou la grandeur de l'élan démocratique, Fabrice Amedeo réagit et tente d'amener de Romilly sur le terrain des actualités. Chez les Grecs, soit, mais chez nous? Comment faire? Comment retrouver cet enthousiasme, la ferveur du civisme, en un mot la fierté de participer à une vie en société? La réponse, à chaque fois, tombe comme un couperet : l'éducation. Elle seule permet la transmission des valeurs essentielles à la vie collective, elle seule permet de constituer un tissu social. Jacqueline de Romilly a une vision bien précise de ce qu'elle entend par « éducation », soit en premier lieu l'apprentissage des textes littéraires de l'Antiquité. « Or, ma grande idée est que l'enseignement moderne, depuis un grand nombre d'années, a fait fausse route en s'orientant vers des connaissances pratiques, en donnant des recettes toutes faites, en ne fournissant que des connaissances que l'on puisse vendre aussitôt sorti des classes. Mais ce faisant, il a perdu de vue ce qui me semble être son but essentiel : la formation de l'esprit, du point de vue intellectuel comme du point de vue des valeurs. » Pourfendant l'enseignement technique, vantant les mérites de l'inutilité pratique, de prime abord, de l'étude du grec ancien, elle attaque le laxisme des professeurs actuels et se soucie des problèmes de discipline. S'inspirant de Platon à nouveau, elle s'inquiète du renoncement à la punition, ou du moins à l'encadrement : « Quand l'élève se croit l'égal du professeur, la démocratie ne va pas bien », lance-t-elle. Amedeo s'insurge : cette défense du cours classique ne confine-t-elle pas à un discours élitiste? De

Romilly réfute cet argument; pour elle, ce n'est pas une insulte que d'être élitiste; ce qu'elle défend ici, c'est la position d'une égalité géométrique telle que Platon l'a analysée dans son passage célèbre des *Lois*. Le philosophe y différencie l'égalité arithmétique, qui consiste à donner à tous exactement la même chose, de l'égalité géométrique, qui demande à ce que chacun soit traité selon sa situation, ses besoins et les circonstances. « Je pense [que cette définition] peut choquer mais elle incarne à mon sens la grande supériorité de la pensée grecque en ce domaine : elle laisse place à la différence, à l'effort vers le progrès, au mérite le plus grand. » Cette vision empêcherait, toujours selon l'helléniste, de sombrer dans le nivellement par le bas, lequel a fait dire un jour à une de ses élèves : « La culture, je n'en veux plus parce que les autres ne l'ont pas. »

Maux actuels, remèdes anciens

De Romilly souhaite être claire sur un point névralgique : il ne s'agit nullement de retourner au régime athénien, pas plus qu'il ne suffit d'enjoliver le passé. Ce qui lui importe, c'est de se nourrir de l'élan premier, de ce qui a poussé les Grecs à instaurer un tel régime, afin d'insuffler un nouveau souffle à notre démocratie actuelle. Rappelant l'enthousiasme des Athéniens lors des débuts du régime démocratique, elle indique également l'apparition des premiers problèmes, dont celui de l'équilibre de la cité. Comment harmoniser les dissensions inévitables de la cité afin d'éviter tout danger de guerre civile? Le souci de ne pas diviser la société anime les Athéniens — le danger spartiate ou perse n'y est pas étranger — et les pousse à user de l'« *homonoia* », la concorde. Ce qui suscite l'intérêt de cette notion, aux yeux de Romilly, c'est qu'elle implique l'idée du mélange. C'est à Aristote que l'on doit les analyses les plus poussées sur ce sujet, notamment dans son passage sur les Constitutions mixtes : selon le Stagirite, la véritable *homonoia*, c'est l'entente entre non-semblables. Plus que cela, la diversité est nécessaire à la constitution d'une concorde durable. Paraphrasant Aristote, de Romilly ajoute : « La cité ne doit pas être formée de gens identiques, pensant tous la même chose; une telle pensée est proche du totalitarisme. » Deux problèmes jaillissent de nos jours face à l'établissement d'une telle concorde, toujours selon l'helléniste : l'existence de partis organisés, qui cristallisent les oppositions, et l'uniformisation des points de vue et comportements.

Sur les partis, de Romilly se fait catégorique : la constitution de partis majoritaires, souvent réduits à deux blocs dans nos régimes occidentaux, est terriblement néfaste pour la démocratie. Les citoyens se regroupent — quand ils se regroupent... — en blocs opposés et se préoccupent de la victoire de leur parti au détriment de l'avenir de leur société. Les partis représentent mal les citoyens car ils n'ont en vue que la prochaine campagne électorale; ce que nous devons favoriser aujourd'hui, ce sont les associations caractéristiques de la démocratie athénienne, c'est-à-dire des groupements de citoyens qui ont pour but la discussion et la défense d'intérêts non matériels, contribuant ainsi largement à développer l'intérêt civique de leurs membres. Cependant, l'écueil le plus tenace de la démocratie, et en même temps son stimulant le plus vif, réside en ses conflits moraux. Dès les premiers édits, les Athéniens doivent faire face aux problèmes de la morale : que faire avec les lois non écrites, celles des dieux par exemple, celles que l'on peut parfois difficilement expliquer? « La nature des textes grecs est telle qu'ils exercent une double influence. Par la ferveur et les fréquents retours à ces grands principes, ils raniment en nous un élan moral et une sensibilité à ces valeurs. Et, en même temps, par la précision et le niveau de leurs analyses, ils invitent chacun à une réflexion plus poussée sur ces principes mêmes dont le dévoiement est aujourd'hui à la racine de tous nos problèmes. » Malgré des cris d'alarme face aux comportements d'une génération qui semble en partie lui échapper, Jacqueline de Romilly reste enthousiaste et refuse de baisser les bras. Elle se fait émouvante lorsqu'elle évoque l'effondrement de l'État français sous l'Occupation, qu'elle a vécue : elle sait ce que la perte d'une liberté collective entraîne, elle sait aussi qu'une grande partie de la population occidentale ne se rend pas compte de la nécessité de conserver un État de droit. Son grand mérite est de nous entretenir de la formation des idées morales et politiques chez les Grecs; il n'était certes pas inutile de le faire. ●